

Honoré de Balzac

Comédie humaine

Tome III

Études de mœurs

Scènes de la vie privée

Ursule Mirouët

Premières notes

Le roman se passe en 1830. Cette date ne peut pas ne pas être significative : elle est celle de la bascule sociale et politique cruciale selon Balzac.

La beauté, la pureté et la faiblesse d'Ursule Mirouët transforment, chez le docteur Minoret, une âme du dix-huitième siècle et en fait un cœur du dix-neuvième siècle. Mais, de l'autre côté, le dix-neuvième siècle bourgeois, calculateur, et rusé et donc vil, essaie de gagner la seule chose qu'il comprend : l'argent (voir, entre autres, la page 769). Ursule est donc une sorte de Julie d'Étange qui convertit monsieur de Wolmar (pages 795 et 815) et rend possible une autre vie que celle des bourgeois, mais qui n'affecte pas la société plus large. Mais il faut bien voir que le médecin Minoret n'est pas le seul qui est pour ainsi dire amené à se transformer par l'effet cordial qu'a Ursule : déjà, Jordy est une sorte de voltairien *rousseauisé* (page 795). Et il en est de même

de monsieur Bongrand, qui en principe devrait faire partie du clan Minoret. Ainsi la mère de Savinien, la vicomtesse de Portenduère, n'est pas une personne méchante, mais elle est, elle aussi, un type humain, mais un peu différent des trois premiers ; elle est une femme de l'Ancien Régime, mais du temps de la Restauration. En un sens, elle doit faire la découverte que ce qu'elle a connu jeune, et ce qu'elle voudrait entretenir après la Révolution, est devenu impossible, malgré la Restauration. C'est à travers la pureté d'Ursule, l'amour de son fils pour la même et la méchanceté du clan Minoret (ses vrais ennemis) qu'elle se réconcilie avec ce qui est devenu nécessaire.

Savinien de Portenduère semble un Émile qui n'a pas reçu l'éducation d'Émile : fils de noble, il ne sait pas comment faire après la Révolution française (voir page 869). Bientôt apparaîtra le thème de la découverte de soi et de la vérité par l'amour (voir page 901).

Pour dire les choses autrement, ce roman est un affrontement entre les spiritualistes et les matérialistes sur le plan métaphysique, mais aussi entre une noblesse romantique et la bourgeoisie calculatrice et vile sur le plan politique (voir page 783). Il faut que l'ancienne noblesse, la noblesse héréditaire, celle de l'Ancien Régime et de la Restauration, il faut donc qu'elle trouve sa place et choisisse son camp.

La conversion du docteur Denis Minoret est le résultat d'un certain nombre de facteurs : il a une véritable ouverture d'esprit, il est sensible aux êtres purs et aussi à l'art (voir page 819), et il prend plaisir à prendre soin des faibles. Il n'en reste pas moins que la conversion de Minoret à la religion n'implique pas une conversion au christianisme et encore moins au catholicisme. La

preuve *expérimentale* que Balzac raconte (page 831) ne conduit pas avec nécessité au catholicisme. Aussi Balzac signale qu'il y a là une certaine disproportion par des expressions comme « ou du moins lui paraissait (page 837) ». Il faut donc conclure que non seulement son personnage, mais encore Balzac est une sorte de chrétien sans grâce, qui croit en des forces physiques (c'est donc encore et toujours un matérialisme) qui rendent compte des phénomènes que d'autres attribuent à la grâce. De toute façon, les apparitions de Denis Minoret ne sont pas présentées comme des effets de la grâce divine, mais comme une sorte d'activité de sa volonté après la mort.

Voici une thèse tout à fait balzacienne. La fonction de l'art est de faire penser les humains et de spiritualiser la matière (voir page 770, mais aussi page 839). C'est une version moderne, ou romantique, d'une thèse que je crois trouver longtemps avant les Anciens et même chez les Chrétiens.

Les personnages sont en même temps des types sans doute, mais plus encore : ils sont des classes ou des institutions de la société. Les trois (ou quatre) veufs qui entourent Ursule (voir page 796) représentent la société saine dans ces structures fondamentales. Or aucun des bourgeois malsains ne peut la toucher par leurs préjugés... Mais aussi aucun d'eux ne peut être converti par elle, si ce n'est lorsqu'ils sont punis par... la vie, ou l'univers, ou le hasard. En un sens, l'œuvre de Balzac sert à diffuser l'expérience de la rencontre avec Ursule, sans que la pureté d'Ursule soit menacée par les *malpropres*.

Le docteur Minoret est un homme bon, dont le cœur sain fait de lui un homme supérieur à ceux de sa famille (voir

page 790). D'autre part, on signale que le curé Chaperon (quel nom !) est un cœur qui ne fut pas corrompu par les sciences et les arts (page 793). Il en est de même avec des variations pour les deux autres. Pour continuer sur le même plan (soit les *reprises* rousseauistes dans l'œuvre et l'anthropologie balzacienne), on notera les passages sur l'éducation d'Ursule qui reprennent l'*Émile* de Rousseau (voir page 815), sans parler de ce qui est *volé* à la *Nouvelle Héloïse*.

Il faut parler de l'importance des noms dans l'œuvre de Balzac (voir page 772), ou du moins dans ce roman. Cela se *démontre* par le nom de Goupil (voir page 870) et Zélie (voir page 804), entre autres. (Zélie reprend le mot *zèle*, mais s'explique aussi par sa jalousie ; Goupil, le renard, est une sorte de roué comme un Iago, ou, ce qui revient presque au même, un Satan.) Il faudrait donc tenir compte du nom de l'héroïne (page 834). Il faut sans doute noter aussi qu'il y a une proximité verbale entre Minoret et Mirouët, avec son tréma qui crée trois syllabes. En cela, il faut bien avouer que Balzac ne fait que reprendre ce que d'autres romanciers (Boccace d'abord, puis Molière souvent, et Jane Austen un peu avant Balzac) ont pratiqué. Il n'en reste pas moins que les prédécesseurs de Balzac le faisaient sans croire qu'il y avait de fait une sorte de nécessité cosmique : pour eux, c'étaient des clins d'œil de créateur qui s'adressaient à leurs lecteurs ; pour Balzac, ça fait partie d'une sorte de dogme *métaphysique*, dont on ne peut cesser de signaler l'importance et la bizarrerie. C'est qu'il y a une sorte de correspondance cosmique entre les mots et la réalité, entre les livres et le monde (voir page 799). Parmi les autres remarques à faire sur les noms, on notera qu'Ursule, le petit ours, est sauvage comme un ours (page 848). Et que dire du personnage qui s'appelle

Bongrand, et qui est bon et efficace. Voir aussi la page 870.

Le jeu constant du *flash-back* est une des beautés du roman (ou un de ses défauts, c'est selon). En tout cas, on commence *in medias res* dans la première partie, et on explique ensuite ce qui a eu lieu avant et qui détermine l'action qui suivra.

Voici une autre beauté du roman : Ursule apparaît d'abord à travers les mots des autres (voir page 775) pour ensuite se révéler *telle qu'elle est*. Ce faisant, Balzac montre la puissance des on-dit en province. Mais ce qu'il propose illustre le travail sournois et puissant des opinions dans un village. (En disant cela, il ne faut pas perdre de vue que les moyens de communication contemporains font que des pays entiers sont devenus des villages.)

Glück est présenté comme le porteur de la sensibilité romantique (page 821) : Balzac est le Glück de l'art du roman. Mais tout cela est mêlé aux théories mesmérismes. Or il faut bien voir que le réaliste Balzac tient mordicus à ce *savoir* révolutionnaire et qu'il y tient non seulement parce que le docteur Minoret y croit, mais parce que lui y croit. Il y a là une tentative de donner une base scientifique à l'idée, ou l'opinion, ou la théorie, qu'il y a des types humains différents et surtout qu'il y a des gens qui ont des âmes plus sensibles. Le magnétisme animal devient une sorte de base pour la valorisation du sentiment et la justification du pouvoir d'Ursule. Par ailleurs, quand Ursule joue du piano, elle joue des pièces de Beethoven (voir page 871)... Il va de soi que les comploteurs, soit les campagnards matérialistes, n'y comprennent rien, ou plutôt ne ressentent rien, si ce n'est de l'ennui et du ressentiment.

(Sur Chopin et la musique romantique, voir les pages 890 et 891. En tout cas, la musique, et la musique dite romantique, est bien représentée dans le roman.)

Quand Balzac introduit Ursule jouant du piano, on croirait entendre Rousseau (voir l'article « Génie » de son *Dictionnaire de musique*). Surtout, on voit de nouveau l'opposition de cœur entre, d'une part, le clan des Minoret et, de l'autre, Ursule et ceux qui l'aiment et qu'elle fait vibrer. Est-ce un hasard si la pièce qu'elle joue est le *Songe de Rousseau* ? « Assis au bout du piano, le coude appuyé sur le couvercle et la tête dans sa main gauche, Savinien admirait Ursule dont les yeux arrêtés sur la boiserie semblaient interroger un monde mystérieux. On serait devenu profondément amoureux à moins. Les sentiments vrais ont leur magnétisme, et Ursule voulait en quelque sorte montrer son âme, comme une coquette se pare pour plaire. Savinien pénétra donc dans ce délicieux royaume, entraîné par ce cœur qui, pour s'interpréter lui-même, empruntait la puissance du seul art qui parle à la pensée par la pensée même, sans le secours de la parole, des couleurs ou de la forme. La candeur a sur l'homme le même pouvoir que l'enfance, elle en a les attraits et les irrésistibles séductions ; or, jamais Ursule ne fut plus candide qu'en ce moment où elle naissait à une nouvelle vie (page 891). » Le clan ne peut écouter et entendre cette musique et ce qu'elle dit, cela va de soi. Mais je note que madame de Portenduère ne le pourrait pas non plus.

Les comploteurs complotent contre Ursule, mais entre eux aussi... En même temps, ils font, malgré eux, plus de bien que mal (voir pages 845, 908 et 918). Encore une fois, au lieu de faire référence à une Providence divine, Balzac suggère qu'il y a une sorte d'efficacité naturelle

supérieure des âmes comme Ursule et ceux qu'elles touchent.

Mais il y a aussi les bons comploteurs, dont le plus actif est sans doute Bongrand.

Pour Balzac, l'apprentissage de la vérité de la vie se fait à Paris par la découverte du pouvoir de l'argent (voir page 862). Mais à bien y penser, cette découverte peut se faire à la campagne aussi, et certes la vérité de la vie opère à la campagne aussi, comme le *prouve* ce roman. Il y a l'argent comme réalité fondamentale donc, et certes Paris est plus révélateur de cela, parce qu'il y a plus d'argent à Paris. Mais l'argent comme objet du désir des âmes, ou des cœurs déformés, cela peut se découvrir n'importe où. De plus, il faut bien voir que la possession de l'argent (et la possession des femmes) semble être une sorte de condition du pouvoir. Et cela aussi est tout à fait visible dans une petite société campagnarde.

Il est intéressant de tenir compte des trois différentes moutures du texte : le manuscrit, l'édition en feuilleton et l'édition en roman. L'édition en feuilleton est plus théâtrale ou dramatique que le récit originel. L'édition finale, sous forme de roman, raffine et complète le texte intermédiaire, et surtout peut-être il se fait intégrer dans la grande œuvre qu'est la *Comédie humaine*. Ceci au moins est sûr, d'une fois à l'autre, Balzac, l'auteur et l'artiste, est présent dans le texte qui est produit. Sur ces thèmes réalistes, ce roman recoupe toute une série d'autres romans de Balzac, surtout *Cabinet des antiques*, *Le Père Goriot* et *Gobseck*. Mais sur les thèmes *métaphysiques*, ce roman recoupe *Les Proscrits*, *Louis Lambert* et *Séraphita*, entre autres.

En s'efforçant de sauver Savinien, Minoret fait un bon coup d'argent : il vend tout avant une chute d'affaires (voir page 875)... On est en 1830.

Comme on est dans le romantisme, on a droit à un mini roman amoureux par lettres (voir page 893).

Peu importe le clan dans lequel il est, Goupil raille toujours (voir page 904).

Le sentiment est plus grand que la pensée (voir page 929).

Dans le roman, on trouve des associations typiques du rousseauisme et du romantisme : maladie et pitié, sensibilité forte et vitalité forte et bonté, morbidité et insensibilité et cruauté (voir page 947). On est sensible, donc on est intéressant, mais on est sensible, donc délicat, donc apte à la maladie, donc plus intéressant encore. Et surtout, on est bon. Sans doute est-on bon parce qu'on est sensible aux autres... pour autant qu'ils sont fragiles...

À partir de la page 959 (mais cela fut préparé bien avant par la scène entre Minoret et son confrère et par des remarques en passant de Balzac), le roman verse dans des extravagances *ésotéristes* et métaphysiques. Or Balzac prétend encore et toujours que tout ceci est scientifique, que les faits les plus solides et les plus divers lui donnent raison et que ce n'est que l'obstination des esprits bourgeois et fanatiquement philosophes qui bloque l'opinion commune sur ce point. Cette rhétorique est intéressante ou risible, selon le lecteur, mais elle est constante dans l'œuvre de Balzac.

La meilleure plaisanterie de Balzac se trouve à la page 976.

Il y a un exemple de l'ironie, terrible, de Balzac à la page 982.

Notes de relecture

Dédicace

Balzac prétend que les jeunes filles doivent lire certains livres et ne pas en lire d'autres, le tout pour garder leur âme pure. Parmi les livres qu'il ne faut pas les laisser lire, il y a ceux qui montrent le monde tel qu'il est en vérité. Mais alors comment a-t-il laissé lire son livre par sa nièce, et même se réjouir de l'approbation de sa très pure nièce ? Car *Ursule Mirouët* révèle bien les dessous malhonnêtes de la société. Sans parler du fait qu'on y présente des théories religieuses tout à fait hétérodoxes.

Première partie : les héritiers alarmés

Minoret-Levrault attend son fils. Le maître de poste est une sorte de géant de chair, qui, selon Balzac, n'a pas de vraie passion (il est peu sexué en tout cas) ; il gagne de l'argent, et il veut placer son fils, mais il n'a pas d'autres passions : il a, pourrait-on dire, un cœur à la passion claire (simple), sûre (solide) et utile (susceptible de réussir).

Mais il est détourné de cette arrivée par la nouvelle que le docteur Minoret se rend à l'église pour assister à la messe avec Ursule. La grande famille Minoret est inquiète : on craint de perdre l'héritage. L'enjeu est fixé dès les premières pages, et tout autant sont fixés les deux camps, et leurs intérêts. Le début du roman tourne pour ainsi dire autour du personnage principal sauf un ; déjà, on a l'affrontement entre le clan Minoret et le clan Mirouët. Le roman ne peut finir qu'avec la destruction de l'un ou de l'autre.

Je note que, par exemple, dans les nombreux détails *réalistes* que donne Balzac lorsqu'il décrit l'église de Nemours, il fait souvent des erreurs.

Goupil (voir page 777) est à la fois un renard, soit une bête (et plusieurs autres bêtes sont suggérées) et un démon dans un corps déformé

La description du clan Minoret finit avec l'arrivée du docteur Minoret à Nemours. Et tout de suite, il est question de l'argent et de l'héritage éventuel et l'enfant adoptée. Balzac met donc en place à la fois les personnages principaux, et le litige qui sera au cœur du récit : le clan Minoret de Nemours, le docteur Minoret et Ursule.

L'amitié entre le curé et le médecin est expliquée (page 793) : ils partagent des *passions*, soit l'amour du jeu, la pitié pour les faibles, et le souci de l'éducation. Mais cela sert aussi à indiquer qu'il y a au début du moins une opposition radicale sur le plan des idées : le médecin est un matérialiste ou un philosophe, alors que le prêtre est un homme de foi et un homme qui croit aux choses de l'esprit. Il faut donc qu'ils se réconcilient. C'est la théorie métaphysique (prétendument scientifique) de Balzac qui

fait l'affaire. Il faut croire que leur rapprochement se fait aussi, et même surtout, par la personne d'Ursule, ou ce qui revient au même par le récit de Balzac qui porte son nom.

À ce duo s'ajoute monsieur de Jordy (voir page 795), un soldat, mais surtout un homme qui a souffert et souffert en raison de son amour pour une femme. Le prêtre décèle tout de suite cette tristesse fondamentale et le surnomme « le chrétien sans le savoir ». En somme, si on souffre, on est déjà chrétien. Puis vient le juge Bongrand (un autre nom qui dit beaucoup), un homme supérieur, qui a une sorte de douceur qui lui vient de sa capacité de lire dans les cœurs. (Il faut donc qu'il y ait deux sortes de renard, parce que Goupil est rusé aussi et ressemble sur le plan physique à un renard. Mais aussi il est possible que Bongrand soit un peu différent des trois autres et qu'il serve de lien entre le groupe et les autres humains plus amoraux.) Donc après la description du clan des Minoret véreux, Balzac présente le trio (ou le quatuor) des gens bons ; ils sont liés entre eux, et ils sont sensibles à Ursule, voire, ils sont liés entre eux, parce qu'ils sont sensibles à Ursule. Comme Balzac l'indique plusieurs fois, cette série de portraits est une sorte de prélude nécessaire pour que soit comprise l'action qui suit.

Je veux bien accepter que selon Balzac, le physique révèle l'âme ; il n'en reste pas moins que sa façon de toujours expliquer par le menu le physique et l'habillement de ses personnages me paraît lourde à la longue. Mais pis encore, il prétend que si tel ou tel trait, tel ou tel détail de l'habillement révèle sans faute le for interne d'un individu ou le caractère du personnage, voire son intention, c'est pour l'œil exercé qui est le sien. Pour ma part, je crois que ces liens censément

nécessaires sont des fantaisies à Balzac, qui révèle sa vanité de physionomiste scientifique. En tout cas, ce tic de *réaliste* me laisse sceptique. De plus, je trouve que ça alourdit et ralentit le récit. Mais bon... il faut jouer le jeu et accepter le point de vue de l'auteur pour autant que c'est possible.

Quand il décrit l'expérience qu'a faite le docteur Minoret (voir pages 830 et ss) par laquelle il prouve à sa satisfaction, c'est-à-dire par des faits irrécusables, la vérité de la théorie mesmérisme, Balzac n'explique pas comment il se fait que ce qui peut convaincre un être humain, un médecin, un matérialiste du type ancien, n'est pas répété de façon analogue pour d'autres hommes du même genre. Au fond, je trouve fascinant que Balzac emploie presque de façon équivalente les mots *foi* et *science*: ce savoir qu'acquiert le docteur Minoret est en même temps une foi. Est-il possible que Balzac ne voie pas qu'il y a un abîme entre les deux mots ? Il doit le voir, puisque quand il condamne les gens qui n'en arrivent pas au mesmérisme, il prétend aussi qu'ils sont des êtres religieux, des gens de foi, et qu'ils sont au fond des gens de mauvaise foi qui ne veulent pas comprendre, ou admettre, ce qui est contraire à leurs opinions. Pour le dire d'une autre façon, sa prétention au réalisme suppose un réalisme qui est une foi par laquelle qui prétend que toute autre position est refus obstiné de voir ce qui est visible.

Par un autre retour en arrière, Balzac fait raconter par Ursule (le petit ours, et donc la petite sauvagesse) comment elle est tombée amoureuse de Savinien. Il est clair que tout cela est sexuel, comme le voudrait la doctrine de Rousseau et que cela transforme pour ainsi dire le cœur de la jeune femme, faisant naître une nouvelle sorte de passion née d'une nouvelle sorte

d'énergie. En tout cas, chez elle, le suc vital et spirituel va du vagin à la tête en passant par le cœur (voir page 856). Mais changeant un peu le rousseauisme, Balzac intègre ceci dans sa théorie du magnétisme, de l'électricité et des énergies matérielles plus que matérielles. De plus, et cela me semble tout à fait balzacien et bien mystérieux, tout ceci est présenté comme étant scientifique. En somme, le réalisme de Balzac l'amène à proposer des théories plus que problématiques et certes bien peu scientifiques dans le sens ordinaire du terme. Son réalisme est un réalisme qui épouse des théories fantastiques.

Dans le retour en arrière qui raconte la vie de Savinien à Paris, Balzac rattache son héros, émancipé de sa mère et de la vie en province, à plusieurs personnages de ses autres romans. Mais l'essentiel de ce qui est raconté montre comment le jeune homme, un provincial, est mal adapté à la vie parisienne, qu'il ne réussit à se placer ni avec les femmes ni dans une position, tout en dépensant ce que sa mère lui envoyait. Accumulant les dettes, il tombe dans le piège *classique* et se trouve en prison pour dettes ; il n'est pas assez cynique ou intelligent pour faire ce qu'il faut et ce qui serait malhonnête ; et sa situation malheureuse est une sorte de preuve qu'il n'est pas corrompu ; il est demeuré innocent, mais il n'avait pas d'idéal pour l'empêcher de mal faire. « Sans oser quitter madame de Sérizy, le pauvre enfant devint amoureux fou de la belle comtesse de Kergarouët, prude comme toutes les jeunes personnes qui attendent la mort d'un vieux mari, et qui font l'habile report de leur vertu sur un second mariage. Incapable de comprendre qu'une vertu raisonnée est invincible, Savinien faisait la cour à Émilie de Kergarouët en grande tenue d'homme riche : il ne manquait ni un bal ni un spectacle où elle devait se trouver. / « Mon petit, tu n'as pas assez de poudre pour

faire sauter ce rocher-là, lui dit un soir en riant de Marsay.” / Ce jeune roi de la fashion parisienne eut beau, par commisération, expliquer Émilie de Fontaine à cet enfant, il fallut les sombres clartés du malheur et les ténèbres de la prison pour éclairer Savinien (page 864). » (Voir aussi la page 872)

On notera, encore une fois, que les yeux sont noirs ou bleus selon celui qui parle (voir pages 865 et 867). Erreur du romancier ?

Quand on parle de réalisme (que ce soit chez Balzac, chez Flaubert ou chez Maupassant), cela tient en partie au moins à ces remarques, continuelles au fond, au sujet des affaires (par exemple, mais il y en a plusieurs dans le roman (voir page 876). Les chiffres, les taux d'intérêt, les règles et lois financières, voilà un thème qui établit son statut de romancier réaliste. J'ajoute tout de suite qu'ici, et pour les trois romanciers, ces remarques sont paradoxalement au service du monde du cœur et de la rêverie. Pour ne pas être un bourgeois happé par la poursuite de l'argent, il faut de l'argent. En tout cas, pour les trois, la pauvreté est une condition à éviter parce qu'elle est cause d'abaissement. Mais, d'autre part, vivre sa vie comme le clan Minoret de Nemours, soit pour faire de l'argent, pour augmenter sa fortune, cela est une vie basse. Aussi, je note que Savinien trouve belle et bonne Ursule, mais qu'il est bien sensible à la fortune dont elle sera dotée (voir page 879). Sans doute change-t-il à mesure qu'il la connaît mieux, mais la donnée financière n'est pas sans compter encore là.

Un des plaisirs du roman est le récit des conciliabules des bourgeois avarés. Ils commentent tout de façon à révéler non seulement la trame de l'histoire, mais aussi,

mais surtout, la bassesse de leur point de vue et la vilénie de leurs projets.

La fin de la première partie est marquée d'un commentaire de l'auteur en tant qu'auteur. Chez Balzac, il y a non seulement l'effort de construire son récit de façon *raisonnable*, mais encore la volonté que son lecteur s'en rende compte. Le dernier paragraphe n'est qu'une instance particulièrement claire de cette double volonté. « S'il faut appliquer les lois de la Scène au Récit, l'arrivée de Savinien, en introduisant à Nemours le seul personnage qui manquât encore à ceux qui doivent être en présence dans ce petit drame, termine ici l'exposition (page 883). » En un sens aussi, il dit à son lecteur que le roman peut enfin commencer : comment se sont faites et défaites les escroqueries autour de l'héritage, l'anecdote fondamentale, cela peut maintenant être raconté. Cela est confirmé par les premiers mots de la deuxième partie. Mais en un sens, le drame est déjà tout dessiné et la fin, si elle n'est pas décidée, ne peut être que la victoire du jeune couple.

Deuxième partie : la succession Minoret

Balzac fait tout ce qu'il faut pour que la mère de Savinien soit une incarnation de l'Ancien Régime. Il me semble donc qu'une de ses idées se devine dans ce roman : qu'il faut refonder la France, mais en tenant compte de nouvelles réalités politiques. Ou pour le dire dans les termes du roman : il faut que la mère cède au fils. Mais sur quels principes pourra-t-on le faire ? C'est un peu comme le problème de rétablir la monarchie, mais sans la fonder dans le droit divin. Et du moins dans le roman, cela se fait par Ursule, par la passion amoureuse et

affectueuse qu'elle produit et donc par la transformation (ou non) des cœurs.

Ursule est une hypersensible. En tout cas, elle ne peut pas affronter madame de Portenduère. Certes, la vieille est ingrate et poseuse. Mais il y a aussi qu'elle sait que son fils est amoureux d'Ursule et qu'en conséquence, elle déteste (le mot n'est pas trop fort) Ursule : si le clan Minoret voulait que le docteur Minoret meure et qu'Ursule disparaisse de Nemours, on pourrait dire que la vicomtesse n'est pas tellement plus juste ou charitable. En tout cas, il me semble que pour Balzac, cette hypersensibilité est pour ainsi dire le véritable caractère de l'aristocratie, ou le caractère humain naturel chez les meilleurs. La vie intense du cœur et la vie morale et intellectuelle par le cœur permet de rétablir une sorte d'aristocratie naturelle qui pourrait remplacer celle qui ne peut plus exister depuis la Révolution et du fait de la nouvelle structure de la société. En somme, madame de Portenduère ne peut pas gagner. Si elle gagne, parce qu'elle est en décalage par rapport à la réalité sociale et à la victoire des Minoret, soit par rapport à la bourgeoisie bête et *calculante* et amoralisée comme force sociale essentielle, elle ne peut pas rétablir l'aristocratie et donc le monde et les valeurs qui sont les siennes.

Le clan Minoret participe donc à la chute de Charles X et à l'établissement de la monarchie de Juillet. Voici donc un autre lien entre les faits politiques, la trame du roman et la pensée de Balzac. Pour lui, la monarchie de Juillet est la fin de la vraie monarchie, et le début du règne de la bourgeoisie, règne commencé sous Napoléon et ralenti durant la Restauration.

Le récit qui entoure l'amour entre Savinien et Ursule est tout à fait rousseauiste... Il me semble qu'on entend à tout moment des échos, déformés, de la *Nouvelle Héloïse* ou de l'*Émile*. Je suis assez touché par ce récit. Mais je comprends qu'un(e) féministe doit être irrité(e) au plus haut point. Il n'en reste pas moins qu'il faut comprendre que pour Balzac (et il sera suivi à peu près par Flaubert et Maupassant), il décrit par ce personnage le pouvoir enchanteur de l'éternel féminin. Et voilà qu'on retrouve l'idéal rousseauiste et son rôle dans la vie sexuelle et la vie tout court, mais avec déjà un grain de cynisme, qui augmentera chez les successeurs de Balzac.

Je suis frappé par le fait que le docteur Minoret, voltairien converti, garde un trait de son maître : il sourit souvent parce qu'il trouve les gens bien bêtes.

Par ailleurs, je voudrais bien comprendre le statut des avis du ciel. « Sans hésiter, le maître de poste, qui pour être bien seul s'était enfermé dans la chambre de sa femme, y chercha le briquet phosphorique et reçut deux avis du ciel par l'extinction de deux allumettes qui successivement ne voulurent pas s'allumer (page 917). » Si je comprends bien, selon Balzac, cet avertissement du ciel est un phénomène naturel, ou du moins l'expression peut être comprise sans se référer à la volonté de Dieu, à la grâce qui répond à une prière personnelle faite à un Dieu personnel ou à un miracle : le magnétisme et les théories de Swedenbourg pourraient suffire pour justifier l'expression.

Il y a un magnifique revirement dans le récit : Goupil découvre qu'il sera trahi par le clan Minoret. Tout de suite, et tout en restant ce qu'il est, il décide de rester calme et de se venger (voir page 922). Cela implique qu'il

change de camp, ou du moins qu'il quitte un camp dans lequel il est une sorte de sans-papiers pour se rapprocher de l'autre, mais sans acquérir de nouveaux papiers.

Puis, il y a le fait de la conscience du maître de poste Minoret. Et le fait de la ruse de Bongrand qui réussit à tromper et même *voler* le maître de poste. Mais comme le signale Balzac, voilà maintenant que le vrai drame commence. «Alors commença le drame secret, mais terrible en ses effets, de la lutte de deux sentiments, celui qui poussait Minoret à chasser Ursule de Nemours, et celui qui donnait à Ursule la force de supporter des persécutions dont la cause fut pendant un certain temps impénétrable : situation étrange et bizarre, vers laquelle tous les événements antérieurs avaient marché, qu'ils avaient préparée et à laquelle ils servent de préface (page 933).» Ceci est sûr : le fait fondamental, moral ou anthropologique, du roman se joue durant ces dernières pages. C'est un conflit entre le spirituel et le matériel, entre ce qui devrait être et ce qui est, entre la bassesse de la bourgeoisie (entendue selon la compréhension qu'en a et qu'en offre Balzac) et l'aristocratie (naturelle, plutôt que sociale). Car la comtesse Portenduère ne compte plus : elle est vaincue dans les faits et dans le jugement de l'auteur et du lecteur.

D'un côté donc la pureté et la droiture idéales (voir page 942). De l'autre, deux monstres de méchanceté qui se font peur l'un à l'autre (voir page 941). L'opposition est comique à force d'être totale et d'être soutenue. J'aime en particulier la merveilleuse trouvaille : « Minoret avait dix-huit mille francs à recevoir pour le semestre des inscriptions que sa femme ne connaissait pas ; il crut se débarrasser ainsi de Goupil, et signa. Le premier clerc, en voyant l'imbécile et colossal Machiavel de la rue des

Bourgeois dans un accès de fièvre seigneuriale, lui jeta pour adieux un : — “ Au revoir ! ” et un regard qui eussent fait trembler tout autre qu’un niais parvenu, regardant du haut d’une terrasse les jardins et les magnifiques toits d’un château bâti dans le style à la mode sous Louis XIII. / “ Tu ne m’attends pas ? ” cria-t-il en voyant Goupil s’en allant à pied. — Vous me retrouverez sur votre chemin, papa ! ” lui répondit le futur huissier altéré de vengeance et qui voulut savoir le mot de l’énigme offerte à son esprit par les étranges zigzags de la conduite du gros Minoret (page 949). »

La situation médico-morale d’Ursule, toute ridicule qu’elle puisse paraître, me semble être au cœur de l’idée balzacienne de la nature féminine, ou du moins de cette nature à son meilleur. Elle est un être de cœur. Cela fait sa force. Mais pour arriver ce degré de pouvoir, qui fait penser au charme de Julie, il faut qu’elle soit hypersensible et donc facile à blesser. Or le moral et le physique sont liés au point où ils sont les deux faces d’une même réalité. En revanche, cette délicatesse, voire cette faiblesse, produit une sorte de pouvoir supplémentaire surtout sur les autres dont la pitié (et la piété) est réveillée et dynamisée par l’image de la souffrante. En tout cas, l’amour qu’elle fait naître parce qu’elle est belle, mais surtout délicate, augmente quand elle se montre non seulement délicate, mais menacée. « Depuis le jour où la plus infâme calomnie avait souillé sa vie, Ursule, en proie à l’une de ces maladies inexplicables dont le siège est dans l’âme, marchait rapidement à la mort. D’une pâleur mortelle, disant à de rares intervalles des paroles faibles et lentes, jetant des regards d’une douceur tiède, tout en elle, même son front, trahissait une pensée dévorante. Elle la croyait tombée, cette idéale couronne de fleurs chastes que, de tout temps, les peuples ont voulu voir sur la tête des

vierges. Elle écoutait, dans le vide et dans le silence, les propos déshonorants, les commentaires malicieux, les rires de la petite ville. Cette charge était trop pesante pour elle, et son innocence avait trop de délicatesse pour survivre à une pareille meurtrissure. Elle ne se plaignait plus, elle gardait un douloureux sourire sur les lèvres, et ses yeux se levaient souvent vers le ciel comme pour appeler de l'injustice des hommes au Souverain des anges... On avait mis Ursule sur la bergère de son tuteur, et tel était le caractère de sa beauté, que, dans son deuil et dans sa souffrance, elle parut plus belle qu'en aucun moment de sa vie heureuse (pages 949 et 950). » C'est si puissant qu'Ursule fait même plier la vicomtesse Portenduère. C'est dire...

La confession de Goupil est un petit chef-d'œuvre. Il ne change pas de nature, mais il change de camp. Certes, il le fait de la façon que je l'ai dite plus haut. Car il ne le fait pas parce qu'il est capable d'être touché et transformé par Ursule ; il le fait parce qu'il veut se venger et qu'il peut tirer son épingle du jeu.

Puis, vient la fascinante description de la triple vision d'Ursule (voir pages 959 et ss). Ceci dans un des romans chéris de ce réaliste Balzac. Or il faut comprendre que tout cela est encore et toujours lié à sa théorie du magnétisme et des fluides à la Swedenbourg comme vérité scientifique. Or la conversation avec le vieux prêtre plutôt que de rattacher ce *phénomène* à la grâce de Dieu conduit à le rattacher à la théorie de Balzac. Voici ce que dit le prêtre : « Votre parrain, mon enfant, procédait par hypothèses. Il avait reconnu la possibilité de l'existence d'un monde spirituel, d'un monde des idées. Si les idées sont une création propre à l'homme, si elles subsistent en vivant d'une vie qui leur soit propre, elles doivent avoir des formes insaisissables à nos sens extérieurs,

mais perceptibles à nos sens intérieurs quand ils sont dans certaines conditions. Ainsi les idées de votre parrain peuvent vous envelopper, et peut-être les avez-vous revêtues de son apparence. Puis, si Minoret a commis ces actions, elles se résolvent en idées ; car toute action est le résultat de plusieurs idées. Or, si les idées se meuvent dans le monde spirituel, votre esprit a pu les apercevoir en y pénétrant. Ces phénomènes ne sont pas plus étranges que ceux de la mémoire, et ceux de la mémoire sont aussi surprenants et inexplicables que ceux du parfum des plantes, qui sont peut-être les idées de la plante (pages 961 et 962). » Pas un mot au sujet de la grâce de Dieu, et ceci de la part d'un prêtre. Or le rêve suivant est une scène d'un film d'horreur, ou d'une histoire d'Edgar Poe... ou de Maupassant.

Il y a trois confrontations entre trois membres des deux clans. Savinien affronte Désiré certes, et le curé le maître de poste. Mais suivent les tractations de Zélie Minoret avec Ursule. Encore une fois, le calcul monétaire est impressionnant. Mais il sert surtout à encadrer la réponse d'Ursule Mirouët. « Je n'ai besoin que de consulter mon cœur, madame. » Il reste que la bonne Zélie, toute vile, bête et atroce qu'elle soit, aime quand même son fils (voir page 986) : il y a quand même quelque chose de la femme et du sentiment pour un autre en elle.

L'accident de Désiré est-il un acte de Dieu ? J'ai peine à croire que Balzac le pense ou qu'il veuille que son lecteur attentif le pense. Mais bon, il le dit, en tant qu'auteur du roman. Pour le dire autrement, et mieux peut-être, ce récit ressemble à celui de Dickens dans *Le Chant de Noël* (*A Christmas Carol*). Ou encore pour employer les mots de Balzac, Ursule n'a pas été éduquée par Dieu, ou par la grâce, ou par la Providence. « Bénissez donc ces

heureux enfants au lieu de les jalouser, et cherchez une Ursule Mirouët, une jeune fille élevée par trois vieillards et par la meilleure des mères, par l'Adversité. »